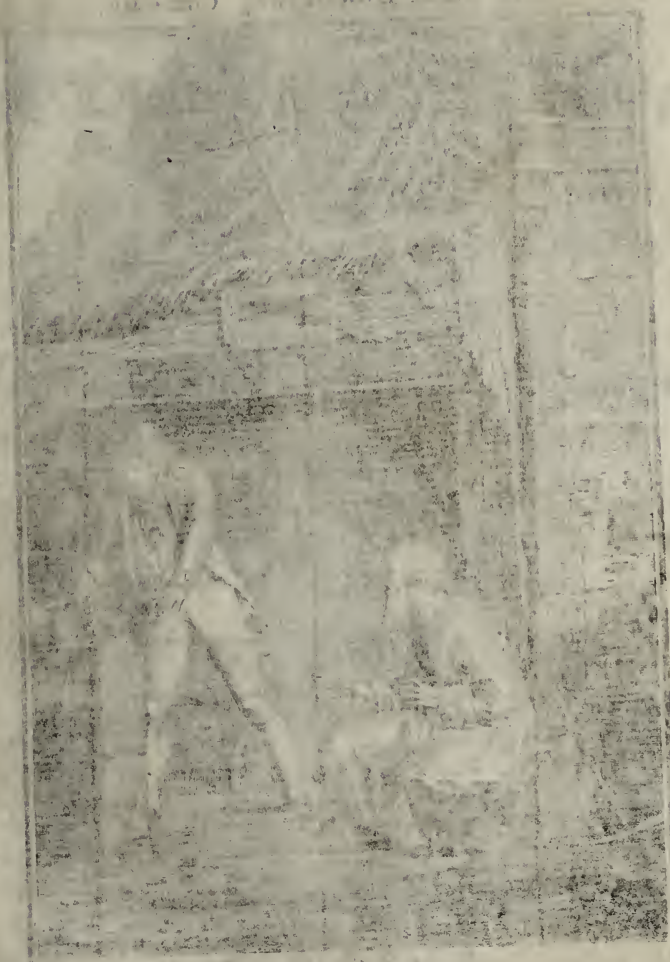
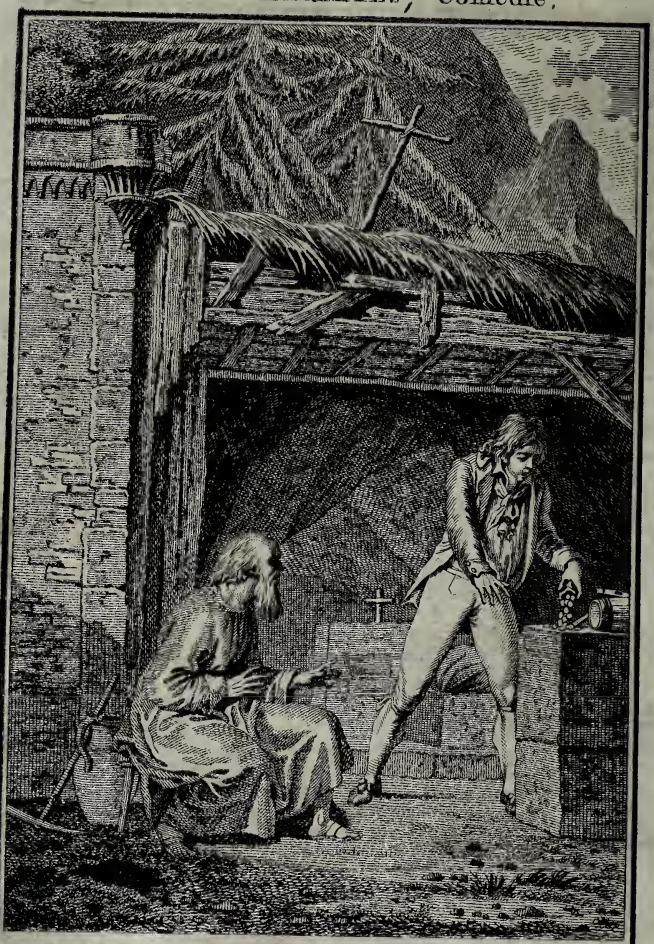
Planterre Fre 4 27516 A
2





Benjamin,
Ce ſont des Louis.
Ambroiſe,
des Louis! des Louis!

Scene XIV. Page 35.

Case
Fic
27802

LES DEUX HERMITES,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

Paroles du Citoyen PLANTERRE; la Musique du Citoyen GAVAUX.

Représentée, pour la première fois, à PARIS, le 12 d'Avril 1793, sur le Théâtre de la rue Feydeau.

Prix, 1 liv. 10 sols.

A PARIS,

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Gallande, N.° 64. 1793.

L'an second de la République Française.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les Citoyens
Le Père AMBROISE. } Hermites	*Valliere.*
Le Père BENOIT. } Hermites	*Reficourt.*
BENJAMIN, neveu de Benoît.	*Gavaudan.*
MICHAUD, Laboureur.	*Belmont.*
Dame CLAUDE, femme de Michaud.	*Ce. Verteuil.*
JUSTINE, fille de Michaud.	*Ce. Martin.*

La Scène se passe devant l'hermitage du Père Ambroise.

Je, soussigné, déclare avoir cédé au Citoyen Cailleau, les droits d'imprimer & de vendre *les deux Hermites, Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes*, de ma composition, sans préjudice de mes droits d'Auteur que je me réserve selon l'article de la loi sur les Théâtres auxquels je donnerai le droit de la représenter. A Paris, ce 24 Juin 1793, l'an second de la République.

PLANTERE.

LES DEUX HERMITES,

COMÉDIE.

MÊLÉE D'ARIETTES.

LA Scène eſt double; la partie à gauche du ſpectateur repreſente l'intérieur de l'hermitage du frère Ambroiſe, adoſſé contre un vieux mur à Crénaux qui maſque les premières couliſſes. A droite de l'hermitage en dehors eſt une pierre à hauteur d'appui, & differens outils de jardinage ſont de l'autre côté: on voit dans l'intérieur de mauvais meubles, un prie-Dieu, des eſcabeaux, une table à tiroir, &c.

Le fond de l'hermitage eſt un rocher percé en voûte, une iſſuë pour deſcendre au village.

Entre l'hermitage & l'autre partie du théâtre, eſt une haie vive de quatre pieds de haut qui vient juſqu'au bord de la rampe; elle a une porte vers le milieu par laquelle on entre dans l'hermitage.

Tout ceci tient à-peu-près les deux tiers du théâtre; l'autre tiers repreſente un déſert: le fond eſt occupé par deux monticules de droite & de gauche: un banc de gazon ſur l'avant-ſcène.

SCENE PREMIERE.

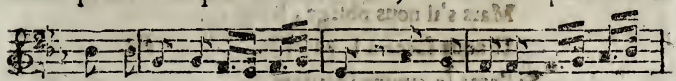
BENOIT, *seul.*

Il est vêtu à l'antique, & il porte sur son habit un grand manteau qui a des poches de chaque côté; il arrive par la monticule du fond, à droite du spectateur.

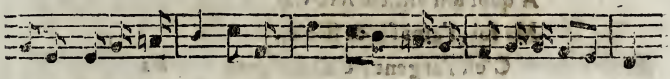
CE que c'est que de nous! j'ai vécu soixante ans pauvre, mais heureux & tranquille. Un travail assidu me fournissait mon nécessaire. J'avais des amis qui m'estimaient, des voisins à qui j'étais quelquefois utile, un neveu que j'élevais & dont l'amour reconnaissait mes soins; quel changement dans une année! un parent me laisse, par sa mort, une somme d'argent assez considérable, & le diable est entré dans ma maison avec elle: les soins & les soucis me dévorent; mes amis m'embarrassent, mes voisins m'inquiettent; & j'ai chassé mon neveu. La peur de perdre mon trésor me poursuit sans cesse, & empoisonne tous les instans de ma vie. Le jour... je le porte sur moi: la nuit je me réveille en sursaut; je crois toujours que des voleurs.... Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel tourment! Allons, puisque le sort en est jetté, je vais enfin mettre à exécution le projet de retraite que j'ai formé depuis quelque tems. (*Il tire d'une poche de son manteau un petit baril.*)

O toi, mon cher trésor! idole de ma vie! nous allons être je crois bien en sûreté tous deux.... Mais en le comptant là-bas dans le petit bois, n'aurais-je pas oublié un sac?.... voyons, recomptons encore. (*Il prend une clef & ouvre par le fond.*) Ils sont chacun de cent louis, cela vaut bien la peine.... (*Il s'assoit sur*

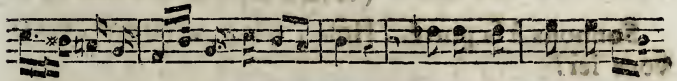
un bout de rocher à droite & tire les ſacs du baril.) Un, deux, trois, quatre, cinq.... ſix : le compte eſt juſte... J'entends quelqu'un... Reſſerrons... (*Il remet les ſacs précipitamment, & fait ſemblant de boire par le bondon du baril.* Non, il n'y a perſonne.... Le Père Ambroiſe n'eſt peut-être pas encore levé ; attendons qu'il ſorte.



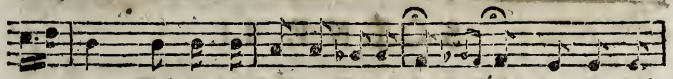
ON a deman-dé ſou- vent, Lequel étoit pré-fé-



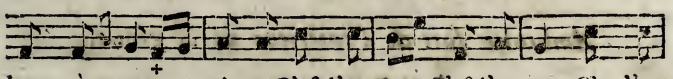
rable, De la ſan-té, de l'argent, Où d'un a-mi vé-ri- ta- ble,



Où d'un a-mi véri-ta - ble de ces trois choſes ſu-



re-ment, Chacune eſt bonne en el-le--mê me ; mais la meil-



leure, à mon ſys- tême, C'eſt l'argent, C'eſt l'argent, C'eſt l'ar-

gent, C'eſt l'ar-gent.

On jouit de la ſanté
Sans priſer ce qu'on poſsède ;
On n'en connaît la bonté
Que quand le mal nous obsède : *bis.*
Elle veut du contentement,
Plaiſir diſcret, volupté pure,

Et tout cela qui le procure?
C'est l'argent, c'est l'argent. *bis*

✕

D'un ami vrai je fais cas ;
C'est, dit-on, une merveille ;
Mais s'il nous oblige, hélas !
Il nous force à la pareille. *bis.*
Si l'ami se trouve indigent,
A quoi son amitié sert-elle ?
Ma foi, l'ami sûr & fidèle,
C'est l'argent, c'est l'argent. *bis*

(*Il va à la porte de la haie.*)

Sonnons à sa porte... Holà, frère Ambroise, êtes-vous ici?

SCÈNE II.

AMBROISE, BENOIT.

Ambroise sort de l'intérieur de la grotte.

AMBROISE.

QUI est-là?

BENOIT.

Ami.

AMBROISE, *ouvrant la porte de la Haie sur le théâtre.*

Je suis à vous.

BENOIT, *entrant.*

Pardon, je vous importune peut-être?

AMBROISE.

Point du tout ; si je puis vous être utile,

BENOIT.

Oui, sans doute.... Mais je crois que vous ne me remettez pas?

AMBROISE.

Ma foi, non,

BENOIT.

Nous nous connaissons pourtant, & depuis plus de quarante ans. Je me nomme Benoît; je suis du bourg de Sorlanges, à trois lieues d'ici.

AMBROISE.

Ah! ah! j'y ai demeuré dans ma jeunesse.

BENOIT.

Vous étiez sacristain du grand couvent.

AMBROISE.

C'est cela même... Attendez... Je me remets votre figure.... Vous demeuriez à côté de chez nous.

BENOIT.

Oui.... Mais nous nous sommes revus depuis.

AMBROISE.

Sans doute, & plusieurs fois.

BENOIT.

Sur-tout quand vous vintes quêter pour réparer votre hermitage qui avait été brûlé.

AMBROISE.

Je m'en souviens.

BENOIT.

Je vous donnai même, sans reproche...

AMBROISE.

Je ne m'en souviens pas.

BENOIT.

(*A part.*) Ni moi non-plus. (*Haut.*) Apprenez donc pourquoi vous me voyez ici. (*Pleurant à moitié.*) Ah! mon pauvre père Ambroise! que de peines & de tribulations ici-bas!

AMBROISE.

C'est que souvent on les cherche.

BENOIT.

Que de soins pour se mettre à l'abri des méchans & des frippons!

AMBROISE.

Rester chez soi, ne voir personne.

BENOIT.

Oui vraiment; mais comment faire dans la société humaine? c'est pour cela, mon très-cher ami, que je vous prie de m'accorder une faveur; le monde m'ennuie, je veux vivre dans la retraite; permettez-moi, mon bon Ambroise, d'embrasser votre état, & de demeurer avec vous.

AMBROISE.

Impossible.

BENOIT.

Comment! vous me refusez? & lorsque le repos de ma conscience...

AMBROISE.

Et celui de la mienne?.... Ecoutez, je vais vous parler à cœur ouvert; qu'est-ce que mon état? de quelle utilité est-il au monde? je vis aux dépens de la Commune qui est au pied de la montagne, & le peu qu'on me donne est un vol que l'on fait aux pauvres pères de familles. Ne voyez-vous pas qu'en prenant un compagnon, c'est une charge de plus pour ces bons cultivateurs? non, non, Père Benoît, je n'y puis consentir; restez dans le monde, le repos de votre conscience sera plus assûré en fréquentant vos semblables, qu'en les scandalisant par votre inutilité.

BENOIT.

(*A part.*) Ho! ho! changeons de batterie. (*Haut.*) Eh bien, je vais donc vous parler autrement. Sçachez que je possède deux cens vingt livres de rente bien constituées; recevez-moi avec vous, je vous en offre la moitié.

AMBROISE.

Que dites-vous?

BENOIT.

La vérité : je vous ferai voir mes contrats. Avec cet argent, nous vivrons tranquilles & à l'abri de l'indigence. Nous sommes accoutumés à nous contenter de peu ; nous acheterons d'abord une vache, des poulets ; nous planterons des vignes : vous avez sans doute un petit jardin ?

AMBROISE.

Oui.

BENOIT.

Bon : nous le cultiverons ensemble ; enfin nous nous arrangerons comme deux bons compagnons.... Vous balancez ?...

AMBROISE.

Mais... écoutez donc....

BENOIT.

Décidez-vous : je vous donne le moyen de n'être plus à charge à personne.

AMBROISE.

Cette idée est bien agréable, & elle seule me détermine.

BENOIT.

A la bonne heure ; ce n'est pas que les bonnes ames qui ont coutume de vous faire des petits cadeaux, seront bien libres de les continuer.

AMBROISE.

Sans doute ; ne sçavons-nous pas bien le bon emploi que nous en ferons.

BENOIT.

Cela épargnera nos provisions.

AMBROISE.

Nos pauvres en profiteront.

BENOIT.

Nos pauvres ?

AMBROISE.

Eh, oui : n'avons-nous pas nos pauvres attirés, à qui nous devons humainement notre superflu.

BENOIT.

Humainement.... Nous verrons cela ; enfin nous voilà d'accord.

AMBROISE.

Soit ; nous voilà d'accord.

BENOIT.

Embrassons-nous, mon cher frère Ambroise.

AMBROISE.

De tout mon cœur, mon cher frère Benoît.

DUO.

AMBROISE ET BENOIT.

Nous voilà donc, mon cher Confrère,
Unis ensemble & pour long-tems,
Nous allons passer nos vieux ans,
Exempts de soins & de misère.

AMBROISE.

Avec notre vin,
Des œufs, du laitage,
De notre jardin
Les fruits & l'herbage,
Nous vivrons tous deux...

BENOIT, *vivement.*

Pour nous,

AMBROISE.

Et les nôtres,

BENOIT, *à part.*

Et les nôtres,
Nous serons heureux,

Haut.)

AMBROISE.

Et nous en ferons d'autres.

BENOIT, *à part.*

Nous en ferons d'autres.

AMBROISE ET BENOIT.

Tout ſera commun entre nous ;
Je vous jure un égal partage ;
Je n'aurai rien à mon uſage,
Dont la moitié ne ſoit à vous.

❁

Nous voilà donc, mon cher Confrère,
Unis enſemble & pour long-tems :
Nous allons paſſer nos vieux ans,
Exempts de ſoins & de misère.

AMBROISE.

Entrons là-dedans : venez un peu voir mon hermitage.

BENOIT, *vivement, regardant la porte de la haie.*

Comment! votre porte n'a pas de verroux ?

AMBROISE.

Qu'en ai-je beſoin ? il ne vient ici que de bonnes gens, & je n'ai pas grand choſe à voler.

BENOIT.

Serviteur : il faut toujours commencer par ſe bien fermer.

AMBROISE, *montrant un vieux bahu.*

C'eſt dans ce coffre que je mets mes petites proviſions. Mon lit eſt ſous cette voûte.... Vous y mettrez le vôtre, ſi vous le voulez : (*lui montrant la cruche contre le mur.*) Tenez, voilà une cruche qui eſt preſque vuide ; elle ſera pleine aujourd'hui.

BENOIT.

Comment ?

AMBROISE.

Un brave cultivateur du village nommé Michaud, m'envoie tous les Lundis ceci plein de vin.

BENOIT.

Il a pris là une excellente habitude : que le bon dieu la lui conserve ! l'honnête homme !

AMBROISE.

Oh ! je vous en réponds ; il vient même, pour me rendre service, de prendre chez lui un pauvre jeune homme abandonné de ses parens, & que je nourrissais depuis trois ans.

BENOIT, *d'un air préoccupé, & allant regarder la grotte.*

C'est bien, c'est très-bien ; les bonnes actions.... Certainement... (*A part.*) Le baril ne sera pas mal là.

AMBROISE.

Que dites-vous ?

BENOIT, *à part.*

Un trou un peu profond....

AMBROISE.

Que regardez-vous donc ?

BENOIT.

Cette voûte est éclairée là au bout ?

AMBROISE.

Oui : elle va jusqu'à mi-côté ; je l'ai fermée d'une petite barrière.

BENOIT, *vivement.*

Une petite barrière ! une petite barrière ! mais ce n'est pas assez, mon ami Ambroise ; il faut des portes, il faut être chez soi : je verrai à arranger tout cela. Quelque peu qu'on ait, encore faut-il le mettre à l'abri des voleurs ; car enfin... vous avez bien quelque petite chose ?

AMBROISE.

Comment ?

BENOIT.

Oui... un peu de... comptant.

AMBROISE.

Plus qu'il ne m'en faut pour moi.

BENOIT.

Vous êtes donc en fonds.

AMBROISE.

Oui, j'ai amassé une somme de trente-six livres qui est là dans un trou de rocher; & vous, combien avez vous?

BENOIT.

Moi? combien j'ai... j'ai.... avec la vente de mes meubles & ce que j'avais de reste de mon quartier de rente.... J'ai justement... quarante-deux livres dix sols.. De trente-six à quarante-deux livres dix, il y a six livres dix... C'est trois livres cinq sols pour votre part. (*Il fouille dans son gousset.*) que... Que je vous remettrai.

AMBROISE.

Voilà un joli petit commencement de fortune!

BENOIT.

Nous partagerons comme frères, selon nos conventions. Or ça je vous quitte un moment. Je vais jusqu'au bas de la montagne où j'ai laissé un garçon qui portait quelques petits meubles qui nous seront utiles ici.

AMBROISE.

Vous êtes donc bien sûr que j'accepterais votre proposition?

BENOIT.

Tellement sûr, que je me suis pourvu d'un habit comme le vôtre. Je vais l'endosser, & vous allez me voir revenir tout-à-fait votre confrère: (*vivement*) que faites vous donc?

AMBROISE, *voulant lui ôter son manteau.*

Votre manteau vous gênera pour remonter ici. Je vais vous en débarrasser.

BENOIT.

Point du tout: il ne m'a jamais moins embarrassé qu'à présent.

AMBROISE.

C'est qu'il fait chaud, & qu'il paraît lourd.

BENOIT.

Non, c'est une plume.

AMBROISE.

Voulez-vous que j'aille vous aider?

BENOIT, *vivement.*

Non, non, ne bougez; gardez l'hermitage; je reviens tout-à-l'heure. (*Mettant la main sous son manteau à l'endroit du baril & le faisant sauter.*) C'est une plume, c'est une plume.

(*Il sort.*)

SCENE III.

AMBROISE, *seul.*

QUE je suis heureux d'avoir trouvé un pareil confrere! je ne serai plus à charge à ces bonnes gens du village; je pourrai même aider les nécessiteux..... le Père Benoît est un brave homme; mais il ne paraît pas tout-à-fait de mon avis sur cet article. Ah! nous lui ferons entendre raison.

SCÈNE IV.

Dame CLAUDE, JUSTINE; *elle vient avec sa fille qui porte une cruche, par la montée à gauche.*

Dame CLAUDE.

TU marches si vîte, mon enfant, que j'ai peine à te suivre.

JUSTINE.

Pardon, ma bonne maman.

Dame CLAUDE.

Tu ne t'apperçois donc pas que tu portes, depuis la maison, une cruche assez lourde; cela devrait ralentir ta marche.

JUSTINE.

Oh! maman, je suis forte.

Dame CLAUDE.

Tu ne veux pas que je t'aide, tu dois te sentir fatiguée. (*Elle lui aide à poser la cruche par terre.*)

JUSTINE.

RONDEAU.

On ne sent en aidant sa mère,
Que le bonheur de la servir,
Et la fatigue est bien légère,
Quand le travail est un plaisir.

Aidant à son tour sa famille,
On remplit un devoir bien doux;
Et vous avez fait, étant fille,
Ce que je fais ici pour vous.
On ne sent, &c.

Si des fatigues que j'éprouve
Mon courage était rebuté,
En vous embrassant je retrouve
Toute ma force & ma gaité.
On ne sent, &c.

Mais frappons à sa porte... Êtes-vous là, Père Ambroise?

SCÈNE V.

Dame CLAUDE, JUSTINE, AMBROISE.

AMBROISE, *ouvrant la porte & les faisant entrer.*

BON jour, mes bonnes amies.

Dame CLAUDE ET JUSTINE.

Bon jour, Père Ambroise.

Dame CLAUDE.

Voilà votre vin.

JUSTINE, *mettant bas sa cruche, & allant prendre celle qui est vuide.*

Il vous en reste encore beaucoup.

AMBROISE.

C'est qu'il n'est guères passé de pauvres ici la semaine dernière.

JUSTINE.

Il sent le vinaigre... Voilà les chaleurs qui viennent; vous devriez le mettre au frais.

AMBROISE.

C'est vrai, c'est négligence de ma part; je vais y songer... Mais je suis toujours fâché que vous vous donniez la peine d'apporter vous-même...

Dame CLAUDE.

Dame CLAUDE.

Ne parlons pas de cela, Pere Ambroiſe.

AMBROISE.

Je pourrais bien l'aller chercher, ou Benjamin me le monter ici.

JUSTINE, *avec intérêt.*

Ah! ah! Benjamin.... Il a affaire à la ferme; nous faiſons nos foins.

Dame CLAUDE.

Et il nous y eſt bien utile, (*cherchant à lire dans les yeux de ſa fille*) pas vrai, Juſtine.

JUSTINE.

Oui, vraiment; il fait de l'ouvrage pour deux.

Dame CLAUDE.

Il eſt d'une vigilance, d'une activité...

JUSTINE, *vivement.*

D'une douceur, d'une complaiſance...

Dame CLAUDE.

D'une probité à toute épreuve...

JUSTINE.

D'une modeſtie dont rien n'approche.

Dame CLAUDE.

Enfin, nous ſommes enchantés tous que vous nous ayez procuré un ſi bon garçon.... Pas vrai, Juſtine?

JUSTINE.

(*Très-vivement.*) Oui, ſans doute, (*ſe reprenant*) il ſoulage bien mon père.

AMBROISE.

Quand je lui diſais, à votre père, que ce garçon-là ſerait un tréſor pour ſa maiſon.

Dame CLAUDE.

Sçavez-vous, Père Ambroiſe, pourquoi mon mari s'était un peu fait tirer l'oreille d'abord pour le recevoir?

AMBROISE.

Non vraiment.

Dame CLAUDE.

Je vais vous le conter. Un soir que nous causions de cela tous deux, je lui disais: tiens, notre homme, encore une fois nous ferions bien de prendre ce jeune garçon que le Père Ambroise nous propose. Dès-lors qu'il en répond, que risquons-nous?... Paix, Dame Claude, paix! me répondit Michaud; tu ne connais pas les affaires: le Père Ambroise ne peut répondre que de sa probité, mais ce n'est pas tout..... — Que faut-il encore? — Le garçon est jeune. — Après? — Il est bien bâti, fort & alerte. — Tant-pis not' femme, me faisait Michaud: — Tant-mieux, not' homme. — Et non, not'femme tant-pis; nous avons une fille. — Qu'est-ce que ça fait? — Beaucoup. Le garçon est doux, poli, & les jeunes filles par fois.. Ah! ah! ah!... Et v'là la raison, Père Ambroise, pourquoi notre homme n'était pas pressé de le prendre.

JUSTINE, *avec un empressement très-marqué.*

Ah! maman, n'allez pas croire..

AMBROISE.

(*A part.*)

Je ne suis pas de trop.... Il me semble....

Dame CLAUDE.

Il est prévoyant, notre homme; il ne se trompe pas souvent.

JUSTINE.

Pour cette fois-ci, Maman, je puis vous assûrer.... En quoi pouvez-vous soupçonner que Benjamin?....

Dame CLAUDE.

Méfie-t-en, ma fille, méfié-t-en.

TRIO.

JUSTINE.

Pourquoi me méfier de lui?
A tout le monde il a ſçu plaire ;
Vous l'aimez ainſi que mon Père ;
Ne puis-je pas l'aimer auſſi ?

Dame CLAUDE, AMBROISE.

Oh ! c'eſt bien différent ;
L'amour ainſi ſe prend,
Le pauvre petit cœur ſautille
Sans qu'on en ſçache la raiſon,
Et l'amitié pour un garçon
Devient amour dans une fille.

JUSTINE.

L'autre jour, dans cet incendie,
Quand il ſauva ce malheureux,
Aux riſques même de ſa vie ;
Vous l'embraſsâtes tous les deux.
Je vous vis, & j'en fis de même :
Eſt ce une preuve que je l'aime ?

Dame CLAUDINE, AMBROISE.

Eh ! oui, mon cher enfant,
L'amour ainſi ſe prend.

TRIO.

JUSTINE.

Je ne ſçais ſi mon cœur ſautille,
Ni quelle en ſerait la raiſon ;
Maman j'attends votre leçon,
Daignez éclairer votre fille.

Dame CLAUDE, AMBROISE.

Le pauvre petit cœur ſautille,
Sans qu'on en ſçache la raiſon ;
Et l'amitié pour un garçon
Devient amour dans une fille.

AMBROISE.

Ce que nous diſons-là eſt bien vrai, mon enfant.

JUSTINE.

Mais en supposant qu'il m'aime & que je l'aime aussi...?

Dame CLAUDE.

Ne supposons rien.

JUSTINE.

Croyez-vous que mon Père ne se fâcherait pas?

Dame CLAUDE.

Qui peut deviner cela? mais ce que je sçais, c'est que dans nos petits grabuges je lui laisse jetter d'abord son premier feu, & qu'ensuite j'en fais tout ce que je veux.

JUSTINE.

Vous voudriez donc bien lui parler pour Benjamin.?

Dame CLAUDE.

Nous verrons cela.

JUSTINE, *l'embrassant.*

Oh, la bonne Maman! il n'y a que la meilleure des mères qui puisse agir ainsi... A présent que vous sçavez mon secret; que ferons-nous?

Dame CLAUDE.

Rien. Le tems, l'occasion, la circonstance...

JUSTINE.

C'est que tout cela est quelquefois si long à venir, & ce pauvre Benjamin est si pressé...

Dame CLAUDE.

Qu'il attende... Mais regagnons la ferme, nous avons affaire: adieu, Père Ambroise.

AMBROISE.

Adieu, Dame Claude.

JUSTINE.

Adieu, bon Père Ambroise, (*cherchant la cruche vuide.*) Mais où donc est l'autre cruche?... Ah! la

voilà... N'oubiez pas de mettre votre vin au frais. Adieu, cher papa.

AMBROISE, *le reconduisant jusqu'au pied de la montagne.*

Adieu, mes bonnes amies, adieu.

SCENE VI.

AMBROISE, *seul.*

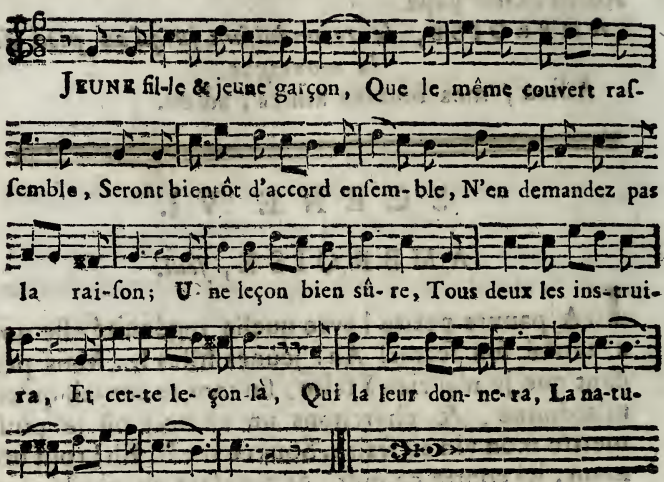
LA pauvre petite ! avec quelle ingénuité elle nous a avoué son secret ! Ah ! jeunes filles !... Mais pendant que je n'ai rien à faire, suivons le conseil qu'elle m'a donné, & cherchons un endroit où je puisse mettre mon vin au frais... Sous ce roc ?.. Eh ! tout uniment, ici contre ce mur, en creusant un peu la terre.

(*Il prend une bèche & creuse, contre le mur à droite de l'hermitage en-dehors.*)

Il sera fort bien.... Mais quand j'y pense ; l'amour de nos jeunes gens peut me mettre dans l'embarras ; car, si le Père ne l'approuve pas, il me fera des reproches d'avoir introduit dans sa maison un garçon qui y porte le trouble... En tout cas ce n'est pas ma faute ; je ne peux pas empêcher que deux jeunes gens.... Oh, nature ! nature !

(*Il creuse toujours & essaye de tems-en-tems si la cruche va bien dans le trou.*)

COUPLETS.



Vous voudriez vous oppoſer
Aux piéges qu'ils ſçavent vous tendre,
Pour les empêcher de s'entendre,
Envain vous voudriez ruſer.
Leur adreſſe plus ſure
Vous déconcertera,
Et cette adreſſe-là,
Qui la leur apprendra?
La nature. *Bis.*

SCENE VII.

AMBROISE, BENJAMIN.

BENJAMIN, *accourant de la montagne à gauche dans le plus grand désordre, & se jettant dans les bras du Père Ambroise.*

AH, mon cher Papa! ayez pitié de moi, secourez-moi.

AMBROISE.

Qu'as-tu, mon enfant?

BENJAMIN.

M. Michaud me chasse de chez lui.

AMBROISE.

Et pour quelle raison?

BENJAMIN.

Tout-à-l'heure, en entrant à la ferme, je vois Justine, & je lui donne un baiser; son père que je ne croyais pas si près, m'avait vu, il entre dans une colère extrême; je m'éloigne, il me poursuit avec un bâton qu'il tenait, & me défend de rentrer jamais chez lui. Voyez, cher Papa, s'il est une situation plus cruelle que la mienne, & si j'ai lieu d'être inconsolable.

AMBROISE.

Modères-toi.

BENJAMIN.

Je ne le puis. Quand mon oncle me chassa de chez lui, je n'avais perdu que l'amitié d'un vieillard, qu'une fortune subite avait rendu avare & impitoyable & vos bontés m'en dédommagèrent bien vîte; mais aujourd'hui qu'on me sépare de Justine, qui réparera

la perte que j'ai faite? ah, mon Père! mon bon Père!

AMBROISE.

Mon ami, dans d'autres tems je te ferais des reproches d'avoir oublié ce que tu devais à ton maître, en écoutant à son insçu tes sentimens pour sa fille; Mais ce n'est pas le moment. Ecoute: je connais M. Michaud depuis long-tems; c'est le meilleur homme du monde: il n'est que vif... Tu vas venir avec moi, je lui parlerai.

BENJAMIN.

O ciel! je n'oserai jamais... Il n'est pas prudent que je me présente devant lui... Je tremble qu'il ne vienne me chercher ici.

AMBROISE.

Je réponds de tout: je me mettrai devant, moi; nous verrons s'il me battra. Enfin il faut que je le voie, non pas pour le prier de te reprendre; ce n'est pas le moment... Mais pour l'appaiser d'abord... Ensuite... Nous verrons... Oui, nous verrons.

BENJAMIN.

Comment, j'aurais encore quelque espoir?

AMBROISE.

Nous verrons, te dis je, nous verrons.

BENJAMIN.

ARIETTE.

Mon âme était anéantie
Par les chagrins & le malheur;
Je vous dois déjà le bonheur,
Et je vais vous devoir la vie.
Dites-lui que je le revère,
Que je me faisais un devoir
De le cherir comme un bon père;
Dites-lui que mon désespoir,
Est d'avoir osé lui déplaire;
Dites-lui....

AMBROISE.

Dites-lui, dites-lui; eh, ne vas-tu pas m'apprendre ce que je dois lui dire; ne t'embarrasse de rien & laisse-moi faire.

BENJAMIN.

Mon âme était anéantie
Par les chagrins & le malheur;
Je vous dois déjà le bonheur,
Et je vais vous devoir la vie. *Bis.*

AMBROISE.

Allons, viens, prenons par la grotte, nous serons plutôt descendus; vas devant, je te suis...

BENJAMIN, *s'en allant.*

Ah! mon cher Papa, je m'abandonne entièrement à vous; que d'obligations que je vous ai! que de peines je vous coûte!

AMBROISE, *le suivant dans la grotte.*

Vas toujours, ce ne seront pas les dernières.

SCENE VIII.

AMBROISE, BENOIT, *en habit d'Hermite, son manteau par dessus.*

BENOIT, *apportant un pannier rempli de paquets.*

TENEZ, Confrère, voilà une partie de mes petits meubles que j'apporte.

AMBROISE.

Je reviens à l'instant, je vous laisse... Et tenez, j'avais commencé à creuser ici, pour mettre notre vin au frais; amusez-vous, si vous voulez, à achever mon ouvrage.

BENOIT, *mettant les paquets sur le coffre.*

Cela suffit.

SCENE IX.

BENOIT, *seul.*

POUR mettre notre vin au frais... La provision est donc arrivée? (*prenant la cruche.*) Ah! ah! c'est bon, M. Michaud est un homme exact... C'est une belle qualité... Mais pendant que je suis seul, n'oublions pas le principal, mettons notre or en lieu sûr.

(*Il prend son barillet dans la poche de son manteau.*) Ici, sous cette voûte... je ne vois point de recoins commodes... Si je creuse la terre, on verra bien un endroit nouvellement remué, & cela peut donner des soupçons... Il vaut mieux... Ah!....

(*Il regarde le trou qu'Ambroise a commencé pour mettre le vin.*)

Oh! l'excellente idée!... (*Il prend la bèche, une mauvaise truelle pour ôter la terre.*) Oui, c'est cela même... Creuser autant que je pourrai ce trou pour mettre notre vin, déposer mon trésor au fond; le recouvrir de deux ou trois pieds de terre, la cruche par-dessus; qui diable pourra jamais soupçonner?... Allons, allons travaillons promptement.

La terre est molle... j'aurai bientôt fini. (*Il s'assoit sur un escabeau.* Qu'il sera bien là!... Comme je vais dormir tranquille! en voilà presque assez... Non pas encore...

(*Il essaye plusieurs fois si le trou est assez profond en mettant son barillet avec la terre & la cruche par dessus.*

SCENE X.

MICHAUD, BENOIT.

MICHAUD *en colère, un bâton à la main, venant de la montagne à gauche.*

JE le trouverai ici surement, ce beau Benjamin ; attends, je te vas parler... (*Il entre dans l'hermitage. & croit parler au Père Ambroise.*) Où diable donc le fourez-vous ?

BENOIT, (*à part, mettant son capuchon.*) O ciel ! il m'a vu le cacher.

MICHAUD.

Oui, vous avez beau le cacher.

BENOIT.

Point du tout.

MICHAUD.

Allons, allons, il me le faut tout de suite.

BENOIT.

Ah, mon Dieu ! mon Dieu ! c'est un voleur.

MICHAUD.

Eh bien, m'entendez-vous ?

BENOIT.

Que trop.

MICHAUD.

Il croit que je ne le trouverai pas, allons vîte qu'on me le livre.

BENOIT.

Mon cher ami !

MICHAUD.

Il n'y a pas d'ami qui tienne ; faut il que je le déterre d'abord.

BENOIT, *s'asseyant sur la cruche.*

Il va le déterrer, ô ciel !

MICHAUD.

Tenez, voyez, s'il oſe me regarder en face; mais fût-il à vingt pieds ſous terre il faut abſolument.....

SCENE XI.

BENOIT, MICHAUD, AMBROISE, BENJAMIN, *caché.*

AMBROISE, *ſortant de la grotte.*

JE vous cherche depuis une heure.

BENOIT, *voyant Ambroiſe, court à lui.*

Arrivez donc, mon cher Confrère, les voleurs me pourſuivent par-tout.

MICHAUD, *ſurpris.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? vous êtes deux? v'là une heure que je demande à celui-ci....

BENOIT, *à Ambroiſe.*

Oui, mon pauvre ami, ſans vous, cet honnête coquin allait m'ôter la vie... & pis que cela, peut-être.

MICHAUD.

Tu en as menti, je te prenais pour celui-ci; je n'avais pas envie de te tuer, je ne voulais qu'avoir...

BENOIT.

Oui, mon cher argent.

MICHAUD.

Et qui diable te parle de ton chien d'argent? laiſſe-nous tranquiles, (*A Ambroiſe*) & vous, vieux Ambroiſe, où eſt donc votre biau Benjamin? j'ai beſoin de le voir.

AMBROISE, *très-tranquillement.*

Me parlez-vous, M. Michaud?

MICHAUD.

Et à qui donc? allons, voyons, où eſt-il? j'ai un moment d'humeur; (*remuant le bâton*) je voudrais le paſſer.

BENOIT, *à part.*

Michaud! ah! c'eſt l'homme au vin; & moi qui le prenais...

AMBROISE.

M. Michaud, vous n'êtes pas aſſez de ſang-froid pour que j'expoſe ce jeune homme, tout coupable qu'il eſt, à paraître devant vous.

MICHAUD.

Vous convenez donc qu'il eſt coupable?

AMBROISE.

S'il l'eſt? comment! vous avez la bonté, à ma recommandation, de le recevoir chez vous, de le ſoigner, de le traiter comme votre enfant, & il a l'audace d'en conter à votre fille! car il en eſt amoureux, fou & depuis long-tems.

MICHAUD.

Depuis long-tems? ah! ah! je ne ſçavais pas ça: un drole qui n'a rien, qui vient de, je ne ſçais où, avoir l'audace!...

AMBROISE.

Quand il était ici il voyait tous les Lundi Dame Claude & Juſtine apporter le vin, & il ſe prit d'amour pour la jeune perſonne; il ne m'en dit mot, le petit coquin; mais il me pria de vous engager à le prendre à votre ſervice; voyez, M. Michaud, quel fruit nous retirons de nos bontés.

MICHAUD.

Il n'eſt que trop vrai, Père Ambroiſe; auſſi il n'aura que ce qu'il mérite; je le chaſſe de chez moi, & vous en ferez autant ſans doute?

AMBROISE.

C'était bien mon dessein... Mais j'ai réfléchi ; Que deviendrait-il, ce malheureux enfant, si je l'abandonnais ? j'aurai soin qu'il ne voye pas votre fille ; il ne sortira qu'avec moi.

BENOIT, *à part.*

Mon Confrère est-il fou de se charger de cela ? (*haut*) Comment vous voulez reprendre ce mauvais sujet ?

AMBROISE.

Il n'a que moi dans le monde ; d'ailleurs, excepté la faute qu'il a commise d'aimer la fille de M. Michaud, c'est un brave garçon, sage, doux, laborieux ; (*à Michaud*) n'est-il pas vrai ?

MICHAUD.

Oui, je ne peux pas dire autrement... Mais...

AMBROISE.

Il va même me devenir très-utile.

MICHAUD.

Comment ?

AMBROISE.

Le brave homme, que vous voyez, vient demeurer avec moi ; il a une petite fortune honnête.

BENOIT, *se récriant.*

Point du tout.

AMBROISE.

Il la partage avec moi, nous cultiverons la terre, & nous vivrons tranquilles sans recourir aux bontés de nos voisins.

BENOIT, (*hors de lui*) *à part.*

Il perd la tête... (*Haut*) Nous n'en sommes pas là ; est-ce que vous l'écoutez : deux pauvres diables joignant leur misére ensemble, & voilà tout.

AMBROISE.

Et vos deux cens vingt livres de rente ?...

BENOIT, *l'interrompant très-haut.*

Vous m'avez fait une belle peur, M. Michaud.

MICHAUD.

Oui, si vous m'avez pris pour un voleur.

BENOIT.

Comme si de pauvres Hermites devaient craindre ces gens-là.

MICHAUD.

Des pauvres Hermites! il y en a quelquefois qui font bien.

BENOIT.

Oui, qui font bien... Pour des Hermites... Mais je vous quitte : j'ai laissé le reste de mes petits meubles là-bas; je m'en vais les chercher; (*à Ambroise*) vous ne toucherez à rien de ce que j'ai apporté; je serais bien aise d'arranger tout cela moi-même.

AMBROISE, *riant.*

Soyez tranquille, on ne dérangera pas vos trésors.

BENOIT, *regardant furtivement la cruche.*

Oh, oui, je le crois bien en sûreté, à présent.... Dieu merci, parce que je... (*Il va vers la cruche, la regarde un moment avec de grandes démonstrations de joie, & ne sort que lorsque Ambroise s'en aperçoit.* Je m'en vais revenir.

SCENE XII.

AMBROISE, MICHAUD.

MICHAUD.

JE m'en vas aussi; au revoir, Père Ambroise.

AMBROISE.

Vous ne m'en voudrez pas?

MICHAUD.

Point du tout, est-ce votre faute, si ?...

AMBROISE.

Voilà pourtant la première fois que vous vous écartez d'un certain usage que vous avez en entrant ici.

MICHAUD.

Quoi donc ?

AMBROISE.

Vous sçavez bien qu'en arrivant vous me faites le plaisir de prendre d'abord un verre de votre vin.

MICHAUD.

Eh, morguenne ! vous avez raison... J'étais si animé ; mais c'est égal, je vas le boire en sortant. (*Ambroise va chercher deux gobelets, & tire la cruche du trou.* Ah ! vous l'avez mis au frais, c'est bon ; il se conservera mieux.... A votre santé.

AMBROISE, *trinquant.*

A la vôtre, M. Michaud. (*Il reverse*) Ils sont deux souvent.

MICHAUD.

Il n'y a pas de mal, versez. (*Ils reboivent*) Or ça, bon soir.

AMBROISE, *mettant la cruche par terre à côté du trou.*

Quand vous rencontrerez notre étourdi, j'espère que ce bâton-là ne servira pas ?

MICHAUD.

Eh, morgué ! ma colère est passée, c'est une épouvantail qui n'a jamais fait de mal à personne ; vous me connaissez bien peut-être ; au revoir, Père Ambroise.

SCENE XIII.

SCENE XIII.

AMBROISE, *seul.*

ALLONS, voilà toujours un grand point de gagné ; nous tâcherons petit à-petit de racommoder tout cela. (*Il va à l'entrée de la grotte*) Hé, bon jour! es-tu là, Benjamin? il eſt parti; viens, n'aies pas peur.

SCENE XIV.

AMBROISE, BENJAMIN.

BENJAMIN, *ſortant & regardant ſi Michaud eſt parti.*

J'AI été près, vingt fois, de venir me jetter à ſes pieds; mais j'ai craint que ma préſence ne ranimât ſa colère : vous avez donc la bonté de me reprendre chez vous?

AMBROISE.

Il le faut bien, petit coquin ; mais notre ſociété va être augmentée ; j'ai un confrère.

BENJAMIN.

Un confrère?

AMBROISE.

Oui, un confrère Hermite, qui demeurera avec nous. Tiens, voilà ſes affaires... n'y touche pas ; c'eſt un homme qui paraît minutieux ; allons occupe-toi un peu à arranger notre hermitage ; remets les meubles à leur place ; du courage, mon garçon, reprends

gaîment le collier de misère. (*Il prend un balai, & Benjamin range les meubles.*)

BENJAMIN, *soupirant.*

Ce lieu me rappelle un tems bien heureux.

AMBROISE.

Il l'est toujours quand on veut.

BENJAMIN.

Ah ! quand on a perdu Justine...

AMBROISE.

Ne vas-tu pas encore te chagriner ? laissons cela. (*Il prend la cruche qu'il avait laissée hors du trou, & la remet dedans.*) Mais mon collégue n'a pas fait le trou assez profond; il ne lui en coûtait pas plus de creuser d'avantage peut-être... Voyons, travaillons: (*il s'asseoit sur un escabeau, retire la cruche, & ôte la terre du fond du trou avec une truelle.*)

BENJAMIN, *toujours occupé.*

Quand pourrais-je la voir, lui parler ? j'ai tant de choses à lui dire.

AMBROISE, *prenant une pioche & creusant.*

La jeunesse commet des imprudences, & puis elle se plaint.... Je ne peux plus creuser. (*Il frappe sur le baril*) C'est le roc.... Non, c'est une pierre... on peut l'ôter.... (*Il retire le barillet*) Qu'est-ce que cela ? c'est bien lourd !... Vois un peu, Benjamin. (*Benjamin le secoue comme pour voir ce qu'il y a dedans.*)

DUO.

(*Pendant ce Duo, Ambroise remet la cruche dans le trou, & arrange la terre ; il ne se lève de dessus son escabeau qu'à l'endroit où Benjamin dit ce sont des louis.*)

BENJAMIN.

Ce barillet renferme quelque chose ;
Comme il est lourd !

AMBROISE.

Ouvres-le si tu peux.

BENJAMIN.

Oui, si je peux, car l'entrée en est close ;
Mais un marteau l'ouvrira mieux.

(Il prend un marteau & casse le barillet sur la pierre à gauche de l'hermitage.)

Que vois-je ? des sacs bien fournis !
Un, deux, trois, quatre, cinq & six.

AMBROISE.

Ouvres-les ;

BENJAMIN.

Ce sont des louis !

AMBROISE, *se relevant & allant à Benjamin.*

Des louis ! des louis !

AMBROISE ET BENJAMIN.

Ils sont chacun de cent louis ;
Oh ! oh ! la bonne aubaine !

AMBROISE.

Embrasse-moi, mon Benjamin,

AMBROISE ET BENJAMIN.

Nous avons la fortune en main ;
Adieu la misère & la peine.

AMBROISE.

Mais cependant, tout doux,
Ce trésor est-il bien à nous ?
Il doit avoir un maître
Qui le réclamera peut-être :
Ce trésor est-il bien à nous ?

BENJAMIN.

Oui, ce trésor est bien à vous ;
Vous m'avez dit, l'autre semaine encor.

Que ce mur qui clot l'hermitage,
Eſt le ſeul reſte d'un vieux fort;
Le maître dans des tems d'orage,
Aura voulu cacher ſon or.
Avec ſon ſecret il eſt mort,
Du moins tout ici nous le prouve;
Ainſi dans ce cas un tréſor
Eſt bien à celui qui le trouve.

AMBROISE.

Oh! oh! la bonne aubaine!
Embraſſe-moi, mon Benjamin,

AMBROISE ET BENJAMIN.

Nous avons la fortune en main,
Adieu la misère & la peine.

BENJAMIN, *dans la plus grande joie.*

Ah, M. Ambroiſe, quelle fortune pour vous!

AMBROISE.

Comment! pour moi; pour nous, mon ami, pour nous?

BENJAMIN.

Pour nous?

AMBROISE.

Oui, ne t'inquiette pas, je ne ſerai pas heureux tout ſeul; mais attends moi ici; ferre cela dans le tiroir, & s'il vient quelqu'un, ne parle pas de notre aventure; je te rejoins dans l'inſtant.

BENJAMIN.

Ecoutez; pendant votre abſence, ſi je fouillais plus avant, peut-être trouverais-je encor...

AMBROISE.

Que dis-tu, Benjamin? prends garde; ne ſommes-nous pas aſſez riches? une fortune modérée ne peut corrompre nos mœurs; craignons que notre recherche ne nous apporte l'opulence, & tous les vices qu'elle entraîne.... Je ſuis à toi tout-à-l'heure.

(*Il ſort par la grotte.*)

SCENE XV.

BENJAMIN, *seul, serrant les sacs dans le tiroir, & mettant dans son mouchoir l'or qu'il a tiré du sac avec un autre sac.*

O le digne homme! l'honnête homme! il dit qu'il ne sera pas heureux tout seul... Je conçois son projet... Il va revoir M. Michaud, il va lui offrir peut-être... Ah, Justine! ma chere Justine! je ne me sens pas de joie.

SCENE XVI.

BENJAMIN, BENOIT, *venant de la montagne à droite & apportant le reste de ses paquets.*

DUO.

BENOIT.

JE ne me croyais pas si fort;
On dit que la fatigue tue;
Mais je sens qu'elle diminue,
Quand on va revoir son trésor.
(*Il entre dans l'hermitage.*)

(*A part.*) Ciel! mon neveu dans l'hermitage!
Qui diable le croyait ici?

BENJAMIN, *à part.*

Voilà le confrère, je gage.

Que mon bienfaiteur a choisi.

BENOIT, *mettant son capuchon.*

Où me cacher ?

BENJAMIN, *à part.*

Cette mine fournoise,
Ne me présage rien de bon.
N'êtes-vous pas le compagnon
Que s'est donné le père Ambroise ?

BENOIT.

Mais... Oui... Je suis le compagnon
Que s'est donné le Père Ambroise.

BENJAMIN.

Je suis aussi de la maison.

BENOIT.

Tant mieux, (*bas*) tant pis, morbleu ! que faire ?

BENJAMIN.

Ah, combien j'aime ce bon Père !

BENOIT.

Je le crois, (*bas*) le petit maraud.

BENJAMIN.

Il m'a tiré de la misère.

BENOIT.

(*A part.*) Que ne t'y laissait-il plutôt !

BENJAMIN.

Un oncle bisarre,
Dur, brutal, avare,
M'avait reçu dans sa maison.

BENOIT.

(*A part.*) Je suis au supplice.

BENJAMIN.

Un jour son caprice
Me chassa sans rémission,

BENOIT, *se découvrant.*

Et cet oncle avait bien raison.

BENJAMIN.

Que vois-je ? mon oncle ! ah, pardon !

BENOIT.

Voilà donc ce joli garçon,
Que me vantait le Père Ambroise.

BENJAMIN.

(*A part.*) Je le disais (cette mine fournoise,
Ne me présage rien de bon.

BENOIT.

Voilà donc le beau compagnon
Que s'est donné le Père Ambroise.

BENJAMIN.

N'êtes-vous pas le compagnon
Que s'est donné le Père Ambroise ?

BENOIT ET BENJAMIN.

Honneur, honneur au compagnon,
Au compagnon du Père Ambroise !

SCENE XVI & *dernière.*

JUSTINE, Dame CLAUDE, MICHAUD, AMBROISE, BENOIT, BENJAMIN.

(*Ils viennent tous par la grotte.*)

AMBROISE, *qui a entendu la fin du Duo.*

BRAVO ! bravo ! j'aime qu'on soit d'accord, & je suis charmé de vous voir vous féliciter mutuellement du plaisir de vivre ensemble.

BENOIT.

Par malheur ou par bonheur, ce plaisir là ne sera pas long ; un de nous deux doit sortir d'ici.

MICHAUD.

Comment diable peut-il déjà ſçavoir ça ? oui, c'eſt arrangé ; le Père Ambroiſe s'y eſt pris d'une manière... (*A Benjamin*) Embraſſe-moi, mon Benjamin.

Dame CLAUDE, *l'embraſſant auſſi.*

Et moi donc, mon fils ?

MICHAUD.

V'là ma fille qui te dira le reſte.

BENJAMIN, *embraſſant Juſtine & Ambroiſe qui le repouſſe.*

Qu'entends-je ? M. Michaud, Madame Claudine.

BENOIT, *à part.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

BENJAMIN, *à Benoît.*

Vous aviez bien raiſon, mon oncle ; un de nous deux va ſortir d'ici.

TOUS.

Son oncle !

AMBROISE.

Quoi ! c'eſt là cet oncle, chez lequel tu demeurais avant que je te priſſe chez moi ?

BENJAMIN.

Lui-même.

MICHAUD.

Cet avare, ce feſſe-Mathieu qui l'a renvoyé ſans raiſon ?

BENOIT.

Qu'eſt-ce que vous voulez dire avec vos ſottiſes ? quand je l'ai chaſſé de ma maiſon, je ſçavais ce que je faiſais.

MICHAUD.

Et moi je ſçais ce que je fais, quand je le reçois dans la mienne.

BENOIT.

Eh bien ! tant mieux pour lui.

MICHAUD.

Sûrement, tant mieux pour lui, je crois bien qu'il ne sera pas à plaindre avec ma fille, une partie de mon bien, & les deux cent louis du Père Ambroise.

BENJAMIN.

Comment, M. Ambroise, vous avez la bonté de me donner deux cent louis? vous vous privez ainsi?

AMBROISE.

De rien, mon fils, je suis juste.

BENOIT, *à part.*

Oh! oh! cet homme-là a comme cela des deux cent louis à donner!....

AMBROISE, *à Benoit.*

Vous paraissez surpris?

BENOIT.

On le serait à moins: quoi! ce pauvre diable qui n'a que trente-six francs, là, dans un trou du rocher!...

AMBROISE.

Ce pauvre diable peut donner à ses amis dans l'occasion deux cent louis & même plus.

BENOIT.

Vous êtes le maître de votre bien; mais vous me trompiez donc tantôt quand nous avons juré mutuellement un égal partage de nos fortunes.

AMBROISE.

Je vous entends, & je vais vous répondre: (*Il va au tiroir, & prend le mouchoir où Benjamin avait mis deux cent louis.*)

Tenez, mon Confrère, voilà deux cent louis que je crois en conscience devoir vous appartenir.

BENOIT, *transporté & prenant le mouchoir.*

Deux cent louis!... à Mo...! Eh! mais vous n'y pensez pas? deux cent louis?.. mais... C'est un Pérou que cet hermitage-ci....Deux cent louis!

AMBROISE.

Je vous aurais instruit de l'état de ma fortune, si je l'avais connu plutôt, & ma foi sans le conseil de Justine & le vin de M. Michaud, je serais encore aussi pauvre que ce matin, mais la cruche...

BENOIT, *effrayé.*

Comment? hein? quoi?...

AMBROISE.

Ah, la cruche! la cruche!

BENOIT, *il se jette brusquement sur le trou, retire la cruche & cherche au fond.*

Ciel, qu'entends-je !... Je suis mort. (*Il tombe évanouit: les autres apportent un escabeau & l'asseoient dessus.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS.

O ciel ! il tombe en défaillance;
Père Benoît êtes-vous mort ?

MICHAUD.

Le plaisir d'avoir un peu d'or
Doit-il vous transporter si fort
Que vous en perdiez connaissance?

TOUS.

Père Benoît, êtes-vous mort ?

AMBROISE.

Il faut lui retirer des mains:
Ce métal qui fait son martyre.

(*Benoît en s'évanouissant tient toujours le mouchoir; Ambroise va pour lui ôter.*

BENOIT, *revenant à lui & criant.*

M'assassiner ainsi !

AMBROISE ET MICHAUD.

Je crains
De voir redoubler son délire.

BENJAMIN.

De ce fatal événement,
Moi je crois deviner la cause.

BENOIT, *hors de lui.*

C'est la première fois que j'ose
L'abandonner un seul moment:
Ah, mon cher bard!

AMBROISE, BENJAMIN.

Justement.

MICHAUD, JUSTINE, Dame CLAUDE.

D'où lui vient cet emportement?

BENOIT, *se levant de dessus son escabeau, & courant sur les autres.*

On me vole, on me ruine,
On me tue, on m'assassine.

TOUS,

Père Benoit.

BENOIT, TOUS.

Mais tremblez tous; Pourquoi ce grand courroux;
Ou craignez mon juste courroux. Père Benoit appaiser-vous.

(*Benoit retombe anéanti sur son escabeau.*)

MICHAUD.

Eh, par la ventreguene! qu'est-ce que tout cela signifie donc?

BENJAMIN.

Ne voyez-vous pas, M. Michaud, que c'est mon oncle qui avait enfoui cet argent que nous avons trouvé.

MICHAUD.

Oh! oh! c'est bien différent!

AMBROISE.

Oui, très-différent. Comment ce pauvre diable qui n'avait que 42 liv. 10 s.

BENOIT, *en fureur.*

Laissez-moi tranquille.

AMBROISE.

Allons, mon ami Benoît, allons la paix, (*il va au tiroir & prend deux sacs.*) Vil métal! vaux-tu la peine qu'on fasse tant d'extravagances? tenez, mon Confrère, voilà encore deux de vos sacs; je vous les rends avec autant de plaisir que j'en ressentis quand je les trouvai.

BENJAMIN, *allant prendre les deux derniers sacs.*

Les deux derniers ont dû contribuer à mon bonheur; jugez s'ils me sont précieux, mais ils vous appartiennent & je vous les rends. (*Il les met sur les bras de Benoît.*)

MICHAUD, *embrassant Benjamin.*

Bravo! bravo! mon ami Benjamin: ce que tu fais là me charme: tu es un honnête homme, tu étais bon avec les deux cens louis du Père Ambroise, & je te trouve peut-être meilleur à présent que tu ne les a plus.

AMBROISE.

Maintenant, M. Benoît, que ferons-nous? en vous prenant avec moi, j'ai cru allocier mon infortune à la vôtre; mais une si grande disproportion doit rompre notre accord ainsi.

Dame CLAUDE, *à Ambroise.*

Sans doute; restez comme vous étiez & renvoyez-moi ce vieux harpagon enterrer son argent ailleurs.

MICHAUD.

Heureusement pour ses héritiers il n'en jouira pas long-tems. (*Montrant les sacs*) C'est une fièvre lente qu'il porte là avec lui.

BENOIT.

Je vous laisse tout à votre aise me dire chacun vos raisons; mais où en voulez-vous venir? cet argent est bien à moi; j'en puis faire ce que je veux; je crois que j'en suis le maître....

MICHAUD.

Non pas tout-à-fait, s'il vous plaît; je suis bien le maître de ma terre; mais je n'ai pas le droit de la laisser toujours en friche; eh, morgué! comment vivrions-nous, si chacun en faisait autant? Père Benoît, voulez-vous vous faire aimer?

BENOIT, *sèchement.*

C'est selon de qui?

MICHAUD.

Voulez-vous suivre mon conseil?

BENOIT.

Non.

MICHAUD.

Voulez-vous gagner beaucoup d'argent?

BENOIT.

Oui.

MICHAUD.

Suivez donc mon conseil; écoutez: au lieu d'enfouir votre or qui ne vous rapportera jamais rien, fût-il là cent mille ans; achetez-moi une bonne métairie, prés, vignes, terre à blé. Exploitez-moi çà comme il faut; & morguenne, au bout de quelques années vous m'en donnerez des nouvelles.

AMBROISE.

Et les pauvres gens que vous aurez fait travailler, & qui béniront sans cesse le brave homme qui les occupe, comptez-vous cela pour rien?

BENJAMIN.

Et nos petits enfans que nous vous ménerions tous les Dimanches: pas vrai, Justine?

JUSTINE.

Avec quel plaisir nous mêlerions nos caresses aux leurs; ils vous aimeraient comme nous; vous auriez une famille, des enfans, des amis; ils feraient votre consolation, & vous nous remerciriez sans cesse d'avoir prolongé vos jours.

Dame CLAUDE.

Je les vois déjà autour de vous, ces pauvres petits marmots. — Bon jour, mon grand oncle; vois, mon frère, comme il eſt frais aujourd'hui; c'eſt qu'il eſt content, c'eſt qu'il nous voit; viens donc que nous le baiſions, ce cher oncle, ce cher papa! (*Elle fait des ſignes à Benjamin & à Juſtine.*)

BENJAMIN ET JUSTINE, *l'embraſſant.*

Viens donc que nous le baiſions, ce cher oncle! ce cher papa.

BENOIT.

(*Quand Benjamin a parlé des petits enfans, s'eſt attendri par dégrés, & a laiſſé tomber tous les ſacs par terre l'un après l'autre.*)

Une bonne métairie, prés, vignes, terre à bled, augmentation de fortune, contentement d'eſprit: tout cela (*montrant les ſacs*) eſt là-dedans. Ah! mes amis, je crois... je ſens que vous avez raiſon! je l'aimais maudit argent qui ne m'a cauſé que des peines; mais aujourd'hui, je le chéris d'avantage, puiſqu'il me donne le plaiſir de l'ame, des parens & des amis.

MICHAUD.

C'eſt ça, notre ancien; il a un bon fond après tout.

BENOIT.

M. Michaud, cherchons dans ces environs-ci, & le plus près de vous que nous pourrons, quelque bien fonds qui ſoit de rapport, & qui ne coûte pas trop cher.

MICHAUD.

J'ai votre affaire: (*à Benjamin*) hai, jeune homme! un panier; mets nous ces ſacs dedans, & marche devant nous; nous allons paſſer la journée enſemble.

BENOIT, *à Benjamin qui a mis les ſacs dans un panier.*

Faut couvrir cela, que tout le monde ne voye pas.

AMBROISE.

Pourquoi ſe cacher? c'eſt un honnête homme qui

apporte du numéraire dans le pays, & va faire valoir une terre inculte; on eſt toujours bien venu avec cette recommandation-là.

JUSTINE.

Mon cher oncle, & vous Père Ambroiſe, eſt-ce que vous ne quitterez pas vos habits pour danſer à ma nôce? je ne ſçais pas, c'eſt lugubre, ça ne vaut rien à une fête.

MICHAUD.

Ma foi, ça ne vaut rien nulle part.

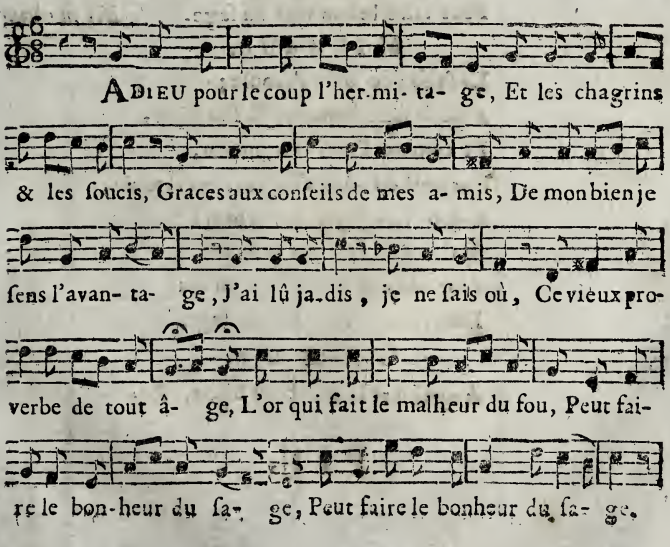
BENOIT.

Nous en ferons des veſtes de travail, nous aurions une belle tournure de danſer avez ça; voyez donc.

(*Il danſe deux ou trois meſures en fredonnant l'air; quel caprice, Ambroiſe l'imite ſans charge.*)

Allons, partons; (*à Benoit*) & vous, notre ancien vous verrez avant peu ſi je ſuis homme de bon conſeil.

VAUDEVILLE.



473

AMBROISE.

Quand prudemment on en dispose,
On est riche sans le sçavoir ;
L'enfouir, ou n'en pas avoir,
C'est à-peu-près la même chose :
Qu'est-ce que tout l'or du Pérou
Si l'on n'en fait un bon usage ?
L'or qui fait le malheur du fou,
Doit faire le bonheur du sage. *Bis en chœur.*

BENJAMIN.

Source de biens & de misères,
D'espoir, de peine & de plaisir :
L'un l'entasse sans en jouir,
L'autre en jouit & n'en a guères ;
De tel homme il fait un hibou,
De tel autre un grand personnage,
L'or qui fait le malheur du fou,
Peut faire le bonheur du sage. *Bis en chœur.*

MICHAUD.

La saison de jouir s'écoule ;
Faut se faire honneur de son bien ;
Et comme l'a dit un ancien,
L'argent est rond c'est pour qu'il roule,
A quoi sert le plus beau bijou
Si l'on n'en fait pas étalage ?
L'or qui fait le malheur du fou
Doit faire le bonheur du sage.

CHŒUR.

A quoi sert le plus beau bijou, &c.

FIN.